

Bonne volonté !

Dans sa petite chambre, aux murs blanchis à la chaux et rustiquement meublée, Constantin Ramel songe au passé, à la maison, là-bas, dans la grande plaine russe, au milieu du domaine que son grand père créa, il y a tantôt un siècle. Il revoit les murs en briques, tout rouges, à côté du vert cru des prairies et de l'éblouissement roux des blés mûrs. Voici les étables pleines, la basse-cour où couvent dindons et paons, la mare aux canards, la fontaine où Maroussia, la vieille bonne, va débarbouiller chaque jour sa figure ridée. Plus loin, c'est le bosquet, tout rempli de rossignols. Oh ! comme ils chantaient bien, en ces nuits de mai parfumées, quand, de la Terre humide l'odeur de sève montait, pareille à un encens, vers le ciel étoilé !

Constantin Ramel se les rappelle, ces heures exquis du printemps de sa vie ; il lui semble entendre encore, ces voix aimées, muettes, hélas ! depuis longtemps ! Il revoit aussi le village, pauvres isbas, couvertes en chaume qui se pressent timides, autour de l'église. En hiver, quand la neige couvre tout, on n'aperçoit plus les chaumières ; il ne reste plus que le clocher, gardien vigilant, qui égrene dans le silence la voix de son carillon. Ramel les connaît bien ; que de fois les a-t-il écoutées ! Que de fois lui ont-elles répété le message de Noël ! Maintenant, que disent-elles ? La révolution, qui a brusquement déraciné Ramel pour le jeter sur une terre étrangère, aura-t-elle fait taire ces amis du passé ?

Constantin peut bien s'appeler Ramel et avoir un acte de naissance estampillé du sceau où s'inscrit la bonne devise vaudoise : Liberté et Patrie, son canton lui demeure inconnu.

Le grand-père, Philippe soldat de Napoléon, blessé à la Bérésina, fut soigné là-bas chez de braves gens ; il s'y fixa y fit souche et fonda, par un travail acharné, une grande exploitation rurale. Dès lors, les Ramel ne furent plus suisses que de nom. De temps à autre, fort rarement, une lettre faisait le trajet entre la Russie et les bords du Léman ; puis, le temps ayant creusé des tombes, les messages prirent fin.

Bien installé dans un plantureux domaine, escomptant, d'une année à l'autre, le produit de ses champs et de ses étables, Constantin, dernier de sa lignée, oublia son pays. Un brusque coup de foudre vint l'éveiller de son sommeil : la révolution avait commencé.

Tout d'abord, le brave homme n'y prit point garde. Il est difficile de réaliser que rien n'est stable, ici-bas et que les principes sur lesquels on base sa vie deviennent aussi branlants que les fétus emportés par le vent d'orage. Aux premières nouvelles alarmantes

Ramel haussa les épaules : « Bah ! » dit-il, « ce n'est rien ! » — A la seconde alerte, il pensa : « Ce sont des esprits faibles ; poltrons comme des vieilles femmes, qui craignent parce qu'elles ont rencontré un corbeau, le matin, en sortant de la maison !... »

Cependant, malgré sa vigoureuse indifférence optimiste, Ramel fut bientôt obligé de déchanter. Il essayait néanmoins, de se raccrocher à l'espérance comme un naufragé se cramponne à la poutre échouée. — « N'ayez pas peur, » assurait-il, à ses amis, inquiets, « cela passera ; c'est une tempête dans un verre d'eau. D'ailleurs, la Russie est vaste et nous sommes si loin des villes ! Ils nous oublieront ! »

Hélas ! Le pauvre homme se trompait. Il l'apprit à ses dépens. C'était la veille de Noël ; la neige couvrait les chemins et le givre fleurissait les vitres. Des pas lourds firent crier le seuil. — « Qui peut bien venir par un temps pareil ? » se demandait Ramel, vaguement inquiet. Le dome tique, qui était allé ouvrir, n'eut pas le temps de porter la réponse ; des voix rudes crièrent : « Les délégués du gouvernement populaire viennent prendre possession de leurs biens, qui sont sous ce toit ! »

Ramel pâlit ; un frisson de terreur hérissa ses cheveux. En balbutiant, il demanda : — « Qui êtes vous ? Je ne comprends pas ?... » Un grand diable, qui paraissait être le chef de la bande, hurle : — « N'as-tu pas entendu ?... Délégués du gouvernement populaire des soviets, qui viennent prendre ce qui est à eux ! »

— « Prendre ce qui est à eux ! » répéta Ramel, épouvanté. — « Quoi ?... Qu'est-ce qui est à vous ? »

L'autre éclata de rire : — « Mais, tout !... Ce qui est ici, dans la maison et dans les champs ! » D'un geste circulaire, l'homme désignait, à travers la fenêtre, la vaste étendue, toute blanche, coupée ici et là par des bouquets d'arbres. Alors, Constantin sentit une sueur froide lui mouiller le front ; — « Non ! non ! » fit-il en sanglotant ; « vous ne ferez pas cela ! vous n'avez pas le droit ! »

Le révolutionnaire saisit une cravache, suspendue à la paroi et, menaçant, demanda : — « Veux-tu en tâter un peu, sur les épaules ? Encore une fois, l'ami, je t'informe que nous venons prendre nos biens. Où est ton coffre-fort ? Ouvre-le, sur le champ ! Apporte aussi sur cette table, tout ce que tu peux avoir de précieux : argenterie, bijoux, objets d'art !... Compris ?... »

Certes, il avait compris, le pauvre Ramel ! En ce court instant, il réalisait toute l'horreur de sa ruine et l'étendue du désastre. Sans transition, il passait de la richesse à la misère noire. Après une longue carrière de travail et d'économie, il fallait céder tout à ces va-nu-

pièdes. Mais cela ne pouvait se passer ainsi : il fallait réclamer, ordonner.

— « C'est fou ! » criait-il ; « — vous plaisantez ! Prendre ce qui est ici, champs, bétail, argent, ... c'est impossible ! Vous seriez des voleurs ! »

Sur ces derniers mots, le révolutionnaire avait bondi ; un flot de sang monté à son visage, lui injectait les yeux ; une expression féroce enlaidissait ses traits vulgaires.

— « Cet homme vous appelle des voleurs ! » hurla-t-il, « frères, saisissez-le ! La « tchekka » décidera de son sort ! »

Brutalement, les mains s'abattent sur le malheureux. Des végétations retentissent ; une lutte s'engage. Quelques minutes plus tard, Constantin Ramel ligoté étroitement, remisé, comme un vulgaire colis dans un angle de la pièce, assiste, impuissant, à la scène de destruction systématique qui anéantit son logis. Rien n'échappe ; les armoires éventrées laissent rouler les piles de beau linge sur le plancher maculé ; le coffre-fort résiste encore : un coup de marteau fait sauter la serrure récalcitrante et les pièces d'or tintent avec un bruit triste, comme si elles devenaient le glas funèbre de la richesse familiale disparue. Les bandits ont découvert les bijoux ; le chef s'empare des montres en or ; quant aux autres qu'il estime indignes de sa cupidité, il les brise à coups de talons. Les vins fins coulent à flots des bouteilles brisées et les oiseaux de la volière s'enfuient, éperdus, par la porte restée ouverte. Ah ! l'épouvantable scène !

Constantin Ramel se rappelle tous les détails, qui lui sont restés gravés dans son esprit. Il se revoit, plus mort que vif, dans la prison fétide et glaciale. Quelle journée de Noël ! Seul, sans pain et sans feu, le pauvre homme attendit, jusqu'au soir, le verdict de la fameuse « tchekka ». A la nuit tombante, le géolier, une sorte d'hercule à l'air sauvage, vint jeter ces mots : « Prisonnier Ramel, vous avez été coupable d'injures vis-à-vis de l'autorité ; vous êtes condamné à mort. Jugement sans appel ! »

* * *

Comment il a échappé ? Il ne le sait pas encore très bien ; il y a de ces miracles. Il se revoit, plus tard, libéré, mais errant et privé de ressources, à la recherche de quelque bénéfice introuvable, quêtant des protections hypothétiques et ne rencontrant que l'égoïsme et la brutalité.

Enfin, il a pu échapper à cet enfer : un beau matin, il s'est trouvé sur un quai de gare étrangère. Des mains se sont tendues ; on lui a dit : « Vous êtes chez vous ! » — Hélas ! est-ce un chez soi, quand il n'y a pas un parent pour vous accueillir et que la bourse vide ne permet aucune dépense nécessaire. »

C'était le printemps ; les marronniers avaient couronné de fleurs leurs têtes vieillottes. Un lac, plus bleu que la mer, étincelait au soleil et l'air parfumé, qui venait de la campagne, caressait doucement le front du voyageur fatigué. — « Peut-être y aura-t-il encore du bonheur pour moi ? » pensait-il. — L'illusion fut de courte durée, car la sympathie de la foule est versatile ; elle délaissera demain ce qui fut le jouet d'hier. Au bout de quelques semaines Ramel, abandonné et malade dut frapper à la porte de l'hôpital. Quelles tristes journées il vécut là ! Commencé en une sarabande diabolique, les images du passé venaient danser, dans ses rêves fiévreux et des voix insidieuses murmuraient : « Tu possédais cela, hier et maintenant, ... maintenant, tout est fini ! »

Puis comme le printemps succède à l'hiver et l'aube à la nuit, la maladie prit fin et un comité charitable envoya le convalescent à la montagne pour qu'il pût y reprendre des forces.

A la ferme des Esserts, on a été très bon pour lui ; le grand-père Abram a cédé sa place, au coin du feu, la jeune Claudine s'est ingéninée à trouver des lectures variées et Jean-Pierre, le cadet, pris d'un beau zèle, a même fabriqué un sifflet en sureau pour le nouvel hôte. Cependant, malgré toutes ces amabilités, les montagnards des Esserts demeurent toujours des étrangers pour Ramel et rien ne pourrait les rapprocher qu'un travail commun. Seulement eux sont trop timides pour le lui offrir et le pauvre rapatrié craint d'offrir une aide dont on n'a peut-être pas besoin. Il subsiste donc entre eux, cet abîme des malentendus qui rend la vie si souvent triste et inféconde. Un seul mot suffirait à rompre la glace mais ce mot, qui le prononcera ?

Aux Esserts, les journées interminables se sont succédé et les saisons ont jeté, sur les gazons de l'Alpe, leur pluie de fleurs printanière et, plus tard, leurs giboulées de flocons. Maintenant, le petit calendrier suspendu à la paroi du chalet, indique la 24 décembre. Il y a juste trois ans que Ramel a vu là-bas, sur la terre lointaine, disparaître ses biens.

Il y songe en ce moment. Assis sur le banc rustique, en mélèze grossièrement équarri, et les coudes appuyés aux genoux, il évoque le souvenir de cette soirée mémorable. Comme des silhouettes sur un fond blanc, les visages des coquins se précisent dans sa mémoire. Il revoit toute la scène de pillage et de grosses larmes roulent lentement sur sa figure ridée. Oh ! qui comprendra l'amertume de ces désespoirs de vieux, dont l'espérance est morte ? Ces pleurs ne ressemblent-ils pas à ces averses d'arrière-automne, clinglantes et froides, qui font recroqueviller les dernières fleurs.

Vaincu par ces regrets, Ramel ne résiste plus ; il s'abandonne sans contrainte à la tristesse de l'heure. Des mots sans suite s'échappent de ses lèvres tremblantes et le chat qui

ronnait tout à l'heure, s'arrête surpris, pour écouter.

— « Être seul, sans but ! Marcher dans la nuit ! Ne rien savoir du chemin, sinon qu'il est sombre et qu'il y a partout, des ruines !... Plus un rayon de lumière et pas d'espérance !... Mieux vaudrait la mort !... Oh ! pouvoir tourner la page ! Recommencer à vivre ! Reconstruire la maison du rêve ! Revoir, au ciel, l'étoile, ... la même qu'autrefois ! Agir ; se dévouer ! Serait-ce encore possible ? »

Les mains, nerveusement crispées, s'élèvent en un geste de prière et Ramel, soudain abattu, s'agenouille devant l'étroite fenêtre par où se découpe un morceau du ciel, que le soleil, à son déclin, empourpre violemment. En bas, dans la vallée, une cloche s'est mise à sonner ; c'est le couvre-feu de Noël. La grande paix du soir, qui monte jusqu'aux chalets, gagne peu à peu l'âme du pauvre rapatrié. Les mains retombent et c'est avec calme qu'il murmure : — « Ta volonté, Maître ! Ta volonté et non pas la mienne ! »

* * *

Comme si la réponse d'en haut arrivait soudain, des pas raisonnent dans l'escalier en bois ; la voix joyeuse du facteur appelle :

— « Hé ! monsieur Ramel, une lettre pour vous ? »

— « Une lettre pour moi ? » demande l'homme, incrédule.

— « Puisque je vous le dis ! »

— « Qui peut m'écrire ? Je ne connais personne ici et, là-bas, tous sont morts ? »

— « Enfin ! il y a une lettre pour vous ! » — répète le facteur impatienté.

— « Je descends ! »

Une minute plus tard, Ramel ouvre une grande enveloppe timbrée de la capitale et

parcourt rapidement la feuille de papier couverte de lignes serrées.

— Ah ! mon Dieu ! quelle chose inattendue fait-il en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux grisonnants.

— « Qu'y a-t-il, M. Ramel ? » interroge la fermière, anxieuse. — « Ce n'est pourtant pas du mal ? »

— « Non ! non ! Bien au contraire » balbutie Ramel.

— « Alors, c'est une joie ? »

— « Oui ! et une grande ! On m'offre du travail ; une grande exploitation rurale à gérer. Juste ce qu'il faut pour exploiter mes capacités. C'est trop de bonheur ! »

— « Ah ! M. Ramel, on est content pour vous », fait le vieux grand-père. « Mais, pour un miracle, c'en est un ! Comment pouvez-vous obtenir cette faveur par les temps de chômage que nous vivons ? On ne vous connaît pas, pourtant ! »

Ramel hésite un instant avant de répondre ; puis, comme à regret, explique :

— « Autrefois, à Kief, j'ai rencontré un jeune vaudois. Il était seul et pauvre. Désespéré, il voulait s'ôter la vie. C'était la veille de Noël. Je lui ai procuré du travail. Dès lors, il a fait son chemin, et se rappelle ». — Ah ! « fait l'aieul, qui comprend ; » — l'amour appelle l'amour. Rien ne se perd. M. Ramel, vous réalisez la parole de Noël : Bienveillance envers les hommes de bonne volonté !

Ramel a ôté son bonnet et gravement, comme on dit la prière, répète les derniers mots du vieillard :

— « Oui, grand père, la bonne volonté ! Qu'elle nous guide comme, jadis, l'étoile conduisit les mages. Il faut agir ; l'heure est venue ! »

Julie MEYLAN.